

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

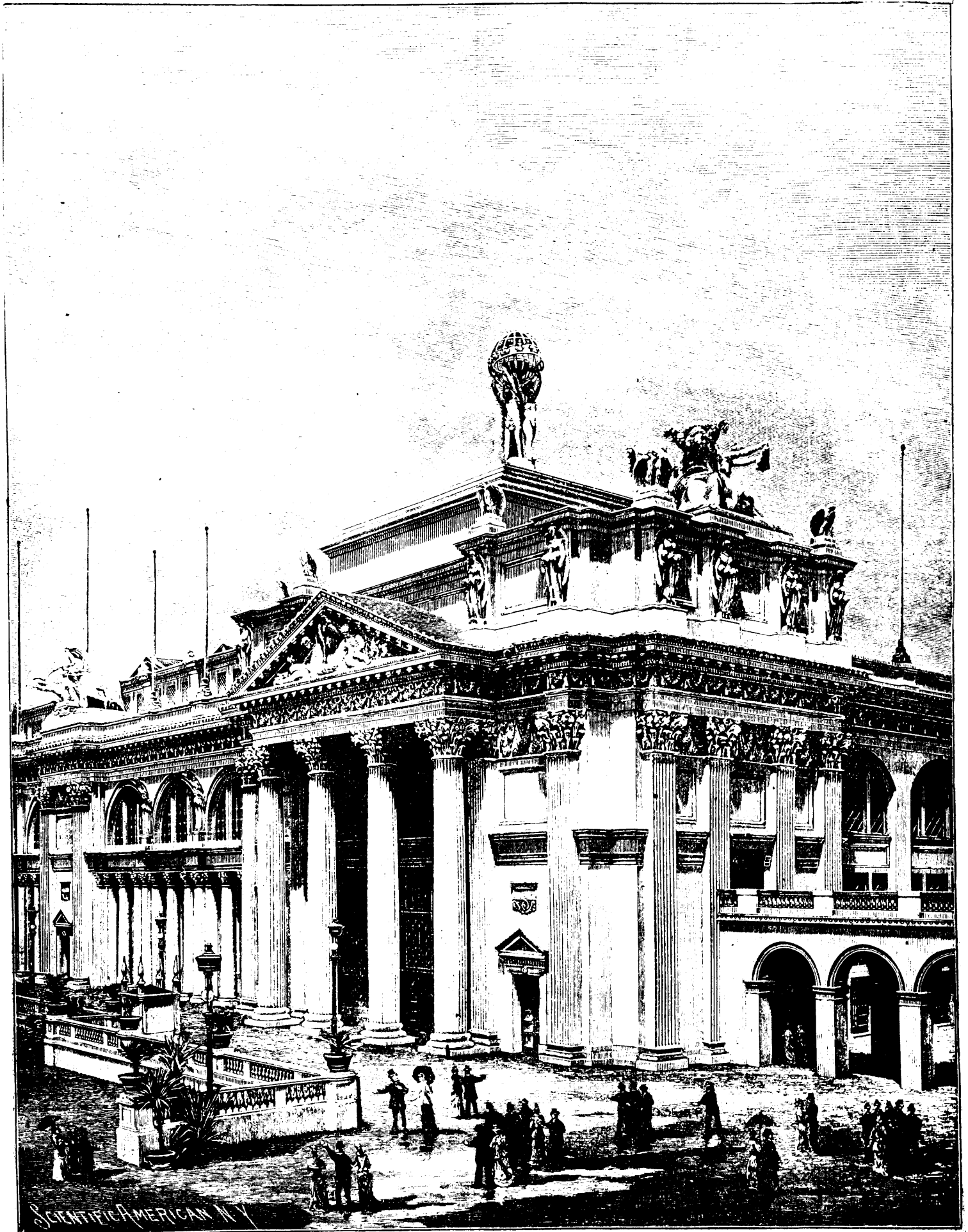
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 488 —SAMEDI, 9 SEPTEMBRE 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES,
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



EXPOSITION DE CHICAGO.—UNE DES ENTRÉES DU PALAIS D'AGRICULTURE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 9 SEPTEMBRE 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu, Chronique musicale, par Dufresne.—Nos étudiants, par Fleurette.—A propos de Fleurette, par Germain Beaulieu.—Poésie : La source, par Théophile Gautier.—Etudes historiques (suite et fin), par G. A. Dumont.—Amour, par Lucien de Riveroles.—Le R. P. Joubert, par J. St.-E.—L'entrée du palais d'Agriculture, par J. St.-E.—Primes du mois d'août.—Poésie : La Canadienne, par Albert Ferland.—Nouvelle : Le passeur, par Julien de Turique.—La science récréative : Développement à la fumée.—Notes et faits : La tomate : Les mœurs terrestres de l'anguille ; Un tour de force ; Dieu vous bénisse, par le Chercheur.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Nos feuilletons.—Dames, Echecs et charades.

GRAVURES.—Exposition de Chicago : Une des entrées du Palais d'Agriculture.—Portrait du Rév. M. Z.-M. Joubert.—Au Siam : Bonzes ; Cérémonie funèbre ; Voiture de gala ; Types et costumes ; Salle d'audience du palais royal du Siam ; Grande pagode de Wat-Chan ; Artistes dramatiques ; Vue de Battambang ; Le lac Touli-Sap ; Les princes royaux en grand costume.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

AUX PHOTOGRAPHES ET AMATEURS PHOTOGRAPHES

Nous invitons cordialement messieurs les photographes praticants et les amateurs-photographes, désireux de faire connaître notre pays, à nous expédier des photographies des lieux où ils résident ainsi que des endroits pittoresques de notre magnifique province. Nous rembourserons le port des photographies et nous les retournerons à l'auteur aussitôt photographées, si on le désire.

De cette manière, chacun pourra contribuer à faire connaître les beautés de notre chère province, et ainsi faire œuvre patriotique.

ENTRE-NOUS.



HAQUE train déverse tous les jours dans nos villes une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, dont l'aspect est vraiment lamentable.

Fatigués, l'œil mort, harassés, fourbus, tous arrivent de la campagne, où ils sont allés pour se reposer et faire des économies.

Ils sont éreintés et n'ont

plus le sou.

L'air pur des champs est un mythe, un rêve de poète, c'est en réalité un gaz imprégné de plus

d'odeurs que de parfums et saturé d'émanations de maringouins.

Le villageois n'est pas, dans les endroits fréquentés par les Montréalais et les Québécois, l'honnête rural, au cœur bon et large, tel que l'ont dépeint des journalistes qui vivent loin de lui, c'est un exploiteur qui fait le vide dans nos portemonnaie.

Il vous loue fort cher une maison meublée, où les meubles brillent par leur absence.

Il vous vend la viande et les légumes à des prix fous, et vous considère comme une proie que le Ciel lui envoie pour la dévorer au plus vite.

C'est le naufrageur qui fait les signaux, provoque l'échouage, guette l'épave et dévalise les victimes.

Voilà ce que disent tout bas les bonnes gens qui reviennent de villégiature.

* * —Ah ! ma chère, que nous nous sommes amusés à X... (une ville d'eau quelconque) ; musique, sauterie tous les soirs, etc. Et quel air pur ! Que l'on est donc à l'aise à la campagne !

Voilà ce que l'on dit tout haut.

La vérité est que ces réunions, ces bals, devenaient autant de corvées auxquelles on ne pouvait se soustraire, sous peine de passer pour sauvages et manquer de bon ton.

C'est là surtout la cause des avaries que vous constatez dans leur santé.

Quant à l'aise que l'on vante tant, on était parqués quatre ou cinq par chambre, sans aucun confort, ennuyés jour et nuit par le va et vient des pensionnaires de l'hôtel.

Et cela sans compter les biftecks durs comme des semelles de souliers, l'uniformité désespérante de l'ordinaire, la blancheur douteuse du linge de table, le service mal fait, etc., etc.

Aussi avec quelle satisfaction on retrouve son chez soi, les meubles connus, le moelleux, le bon fauteuil, la table, les livres que l'on a quittés pour satisfaire plus la mode qu'un besoin !

* * Et, pourtant, la campagne a du bon.

Elle a du bon, même pour un habitant de la ville, qui sait choisir un endroit un peu isolé, pas du tout en vogue et, par conséquent, non encore vicié par la présence d'un trop grand nombre de citoyens qui corrompent vite le villageois, à moins que ce ne soit lui qui soit plus corrompu encore.

* * Mais, je ne sais quel démon possède ma plume aujourd'hui ; la folle qu'elle est se fait l'écho de ce qu'elle entend dire autour d'elle, sans se douter des sottises qu'elle peut commettre en écrivant à l'étourdi.

Et la preuve en est que je viens de passer quelques jours de vacances dans un endroit charmant, la rivière Ouelle où je n'ai rencontré que de bonnes gens et où la nature est magnifique.

La rivière Ouelle est un peu déçue, cependant, m'a-t-on dit, de sa grandeur passée.

Autrefois, c'était un centre d'affaires ; c'était là que venaient s'approvisionner les villages d'alentour. La rivière offrait un abri sûr aux goélettes qui venaient de Québec et du bas du fleuve.

Tout y prospérait, quand le chemin de fer de l'Intercolonial vint détruire cet état de choses en transportant le commerce à deux lieues de là, dans l'intérieur, et aujourd'hui, c'est Sainte Anne de la Pocatière qui profite de cet héritage inattendu.

Que voulez-vous, l'histoire se répète ici comme ailleurs, les chemins de fer ont déplacé bien des centres commerciaux. Ils marchent été comme hiver, leur moyen de locomotion et de transport est plus assuré en tout temps et il est naturel que ce déplacement s'opère.

Quoi qu'il en soit, ce joli village est encore heureux ; la terre y est généreuse ; la mer, qui se trouve à un mille, entraîne sur ses bords une foule de marsouins dont la mort vient apporter, chaque année, un appoint à ses revenus, et on y vit à l'aise.

Les hommes y sont vigoureux et sains, les femmes robustes et jolies, et chacun semble heureux du sort que la Providence lui a départi.

* * Sainte-Anne de la Pocatière est admirablement situé sur le flanc d'une colline d'où l'on jouit d'un panorama splendide.

Ce village prend les proportions d'une ville. Son collège, très prisé dans le pays, a près de trois cents élèves ; on y fait des études classiques et commerciales. Il y a de plus un couvent et une école d'agriculture.

J'ai visité le collège qui est très grand et prend chaque année des proportions plus grandioses. On y conserve pieusement le souvenir de son vénéré fondateur, M. l'abbé Painchaud.

Les professeurs, tous membres du clergé, sont affables, bons et joyeux ; on respire là un air de gaieté et de bonne humeur qui ne doit pas nuire aux études.

Les élèves y sont, du reste, soumis à un entraînement physique qui développe les forces, élargit les poitrines et fait du bien aux cerveaux.

Cette institution me semble très bien dirigée.

* * On vient de célébrer partout la fête du travail.

Cette célébration a sa raison d'être, car, comme l'a dit Mirabeau : " Le travail seul constitue une nation." Fêter, honorer le travail, c'est donc honorer et fêter la nation, le pays tout entier.

" Par le travail, l'homme s'est racheté de l'esclavage ; par la science, il se rachètera du travail," c'est ainsi que s'exprime Emile de Girardin, mais je crois que nous sommes encore loin de la réalisation de cette pensée.

Il y a cinquante ans que Thomas Hood a écrit cet étrange poème : *La chanson de la chemise*, si poignant, si triste, dont la vogue fut immense en Angleterre, et la situation de la pauvre couturière n'a changé que pour le pire, à Londres.

Relisons ces lignes navrantes qui ne sont qu'une pâle traduction :

LA CHANSON DE LA CHEMISE

Avec ses doigts raidis par la fatigue
Et ses paupières lourdes et rougies,
Une femme assise, vêtue de guenilles,
Faisant courir le fil avec l'aiguille,
Cousait, cousait, cousait,
Pauvre affamée et crasseuse ;
Et cependait, d'une voix douloureusement plaintive,
Elle chantait la *Chanson de la chemise*.

Travailler, travailler, travailler,
Tandis qu'au loin retentit le chant du coq.
Travailler, travailler, travailler,
Jusqu'à ce que les étoiles brillent dans le ciel !
Travailler jusqu'à ce que le jour vienne.
Et la tâche quotidienne,
Il s'en faut bien, mon Dieu !
N'est pas encore accomplie.

Travailler, travailler, travailler,
Jusqu'à ce que le vertige me prenne ;
Travailler, travailler, travailler,
Jusqu'à ce que mes yeux s'obscurcissent !
Coutures, goussets, épaulettes,
Epaulettes, goussets et coutures,
Jusqu'à ce que je tombe endormie sur mes boutons,
Que je crois voir encore dans un songe.

Oh ! hommes qui avez des sœurs chéries,
Hommes qui avez mère ou femme,
Ce n'est pas du linge que vous usez,
Mais la vie de pauvres créatures humaines !
Elle cousait, cousait, cousait,
Pauvre, affamée et crasseuse.
Cousant, avec un double fil,
Un linceul aussi bien qu'une chemise.

Mais pourquoi parler de la mort.
Ce fantôme aux affreux ossements ?
Je ne crains guère sa figure décharnée :
Elle ressemble tant à la mienne !
Elle ressemble tant à la mienne !
Car je jette trop souvent.
Comment, mon Dieu, le pain est-il si cher,
Quand la chair et le sang humain sont à vil prix ?

Travailler, travailler, travailler,
Mon labeur ne cesse jamais ;
Et quel est son salaire ? une couche de paille,
Une croûte de pain, des haillons.
Cette mansarde dévastée, ce plancher nu,
Une table, une chaise cassée,
Un mur si blanc que je remercie
Mon ombre de s'interposer entre lui et moi.

Travailler, travailler, travailler,
D'un carillon à l'autre ;

Travailler, travailler, travailler,
Comme les prisonniers font pour expier leurs crimes !
Epauettes, goussets et coutures,
Coutures, goussets, épauettes,
Jusqu'à ce que le cœur tourne et le cerveau se glace,
Aussi bien que les mains raidies.

Travailler, travailler, travailler,
Sous le rude aquilon de décembre !
Travailler, travailler, travailler,
Au souffle énervant du brûlant été,
Tandis que, sous les toits,
Les hirondelles attachent leurs nids,
Comme pour me montrer leurs dos luisants
Et me rappeler le printemps.

Oh ! respirer seulement l'odeur
Des primevères, odeur si douce,
Avec le ciel au-dessus de ma tête,
Et l'herbe tendre sous mes pieds,
Seulement pour une petite heure !
Epruver les sensations
Que j'ai connues avant celle du besoin,
Et avant de savoir ce que coûte un repas !

Oh ! seule nent une petite heure,
Un moment de répit, si court qu'il soit !
Jamais un moment pour aimer ou espérer ;
Mais du temps et de reste pour gémir !
Des pleurs soulageraient mon cœur,
Mais que chaque goutte s'arrête
Dans sa source amère,
Car elle ralentirait mon travail.

Avec ses doigts raidis par la fatigue
Et ces paupières lourdes et rougies,
Une femme assise, vêtue de guenilles,
Faisant courir le fil avec l'aiguille,
Cousait, cousait, cousait,
Pauvre affamée et crasseuse ;
Et cependant, d'une voix douloureusement plaintive,
Elle chantait cette *Chanson de la chemise*.

Il y a cinquante ans que ces couplets ont été écrits ;
l'ouvrière qui cousait à la main gagnait alors deux
deniers et demi par heure, elle ne peut arriver
aujourd'hui qu'à se faire en moyenne, un denier
et demi.

Il ne faudrait cependant pas conclure de ce fait
que la situation des ouvriers ne soit pas meilleure
qu'il y a un demi-siècle, ce serait une grave erreur,
mais il faut reconnaître que dans le grand mouve-
ment qui se fait dans l'intérêt des classes laborieu-
ses, la femme est un peu trop oubliée.

Mais on n'a pas bâti Paris en un jour et je su-
pose que les ouvriers—puisque les philanthropes
se contentent trop souvent d'écrire, et n'agissent
guère—s'uniront et trouveront le moyen d'amé-
liorer leur sort.

Edouard Dumas



J'ai donné, dans ma dernière
chronique, deux critiques
sur deux grands peintres :
Delaroche et Millet ; la
première par E.-J. DeLe-
cluze, la seconde par Alex-
andre Dumas. Aujourd'hui,
j'en citerai quelques autres
très intéressantes :

“MEISSONIER : *Le corps
de garde*.—L'ambition de
M. Meissonier est à l'in-

verse de celle de M. Horace Vernet. Il cherche
la plus petite toile possible et il y met une ou deux
figures microscopiques, qui ont cependant toutes
les qualités de la couleur et l'expression de la vie.
M. Meissonier a exposé, entr'autres, un tableau
d'une finesse exquise, le *Corps de garde*. La cou-
leur est plus vigoureuse, mais non moins juste que
dans ses autres petits intérieurs ; les têtes sont

extrêmement spirituelles et l'ensemble rappelle les
pastels de Boucher.”—T. THORI.

Cette critique, faite après le salon de 1845, par
M. T. Thori, donne exactement le style de M.
Meissonier. Ce grand artiste a, depuis 1845, fait
beaucoup d'autres chefs-d'œuvres, entre autres :
Mil huit cent-quatorze.

Le *Corps de garde* de Meissonier est maintenant
dans la collection de sir Richard Hallan.

* *

PROTAIS.—Au salon de 1863, Protais avait ex-
posé : *Le soir après le combat*. Voici l'appréciation
qu'en fit M. A.-C. Dauban :

“Voyez cette petite toile, *Le soir après le com-
bat* ! Comme c'est franc, vivement tourné ! Qu'ils
sont heureux de se voir, ces deux amis que la di-
férence des armes où ils servent avait forcés de se
perdre de vue dans la mêlée ! Que cet embrasse-
ment, où chacun félicite son ami de s'être conservé
pour l'amitié est émouvant ! Un peu plus loin, un
officier autrichien, un brave aussi, est étendu mort
aux pieds d'un officier français qui, mélancolique-
ment, avec un sentiment de sympathique estime,
contemple ces restes du martyr du devoir. On
comprend qu'il se dit : Tel sera mon sort peut-
être ! M. Protais cherche à rendre ce qu'on pour-
rait appeler le côté poétique de la vie militaire.”

Ce magnifique tableau est aujourd'hui la pro-
priété du musée du Luxembourg.

* *

INGRES.—Alexandre Decamp écrivait, dans son
compte-rendu du salon de 1834 :

“Le tableau du *Martyre de saint Symphorien*
nous paraît un riche et profond commentaire de
la peinture des anciens maîtres ; c'est un dessin à
l'huile dans lequel il y a profusion de savoir, une
connaissance prodigieuse du génie des hommes que
l'auteur s'est appliqué à imiter ; c'est un résumé
plein de concision de l'enfance de l'art florentin,
ou bien plutôt peut-être de l'art allemand.”

Le *Martyre de saint Symphorien* est maintenant
à la cathédrale d'Autun.

* *

Mlle Elaine Gryce, qui chante au parc Sohmer
depuis le commencement de la saison, obtient tou-
jours un grand succès.

C'est une artiste dans toute l'acception du
mot. Elle a une voix très puissante, et sait très
bien s'en servir. Elle a chanté plusieurs jolis mor-
ceaux depuis son arrivée parmi nous, mais son plus
grand succès est, sans contredit, le célèbre *Ave
Maria* de Gounod, qu'elle rend avec une grande per-
fection.

Entre ses autres chants, il serait difficile de
choisir, car à l'entendre tout est beau.

M. Lavigne qui, cependant, est difficile à satis-
faire en fait de musique, trouve Mlle Gryce une
grande artiste et ne peut se lasser de l'entendre.

Quifresup

NOS ETUDIANTS

L'aimable accueil qu'on m'a fait, lecteurs et lec-
trices, m'engage à terminer la douce tâche que je
me suis imposée.

Ecoutez, charmantes lectrices, et vous verrez
que, quoique venant en second rang, ces autres
amis sont aussi bien partagés que les premiers.

Romuald F***, jeune étudiant en droit, est le
fils d'un de nos citoyens distingués. Très joli
garçon, aimable, excellent caractère. Doué d'une
rare éloquence, il parviendra sûrement ; et dans
quelques années, nous saluerons en lui l'un de nos
meilleurs avocats.

Edouard M**, beau blond, très gai, versificateur
distingué, magnifique voix de *soprano*, assez bon
musicien, valseur émérite ; en un mot possédant

tous les talents qui plaisent au beau sexe. Ayant
fait de brillantes études, ce disciple d'Hippocrate
fera honneur à l'art qu'il a embrassé.

Quoique n'ayant pas eu le plaisir de posséder
notre charmant ami Alexandre S*** parmi nous,
cet été, nous ne voulons pas l'oublier. Brun, ma-
nières distinguées, très affable, doux et serviable,
achevant ses études de droit, un avenir brillant
l'attend, et nous lui souhaitons tous les succès.

Valmont M***, étudiant à la Faculté des Arts,
est un très gentil garçon, d'une conduite qui lui
vaut l'estime et l'admiration de tous.

Eugène F***, très chic garçon, cheveux bruns
et frisés, yeux bleus et expressifs. Très galant, il
compte beaucoup d'admiratrices dans notre petite
ville.

Alexandre et Pierre C***, sont deux jeunes
étudiants de Québec. Puisque nous avons le plai-
sir de les posséder pendant tout l'été, nous ne pou-
vons taire leurs nombreuses qualités. Jolis, spi-
rituels, charmants, possédant toutes les qualités
pour se faire aimer et des jeunes filles et des jeunes
garçons.

Maintenant mes amis (étudiants) vous sont tous
connus.

Si plus tard, charmantes lectrices, quelques-unes
d'entre vous viennent à avoir l'occasion de les
connaître, comme moi, vous saurez les apprécier.

Mes sincères remerciements à monsieur le ré-
dacteur qui a bien voulu me sacrifier une colonne
de son beau journal.

Merci, lecteurs et lectrices, de l'attention que
vous avez bien voulu donner à une

FLEURETTE.

A PROPOS DE FLEURETTE

Fleurette conte là de douces choses aux lecteurs
du MONDE ILLUSTRE, et au nom de tous je l'en-
gage de tout cœur à continuer.

C'est une bien douce chose, en effet, de savoir
qu'Isidore, Ernest, Philippe et Joseph sont très
aimables et très intelligents : il n'en peut être au-
trement, puisqu'ils sont les amis de Fleurette.

Et puis, c'est l'esquisse des grands hommes de
l'avenir que Fleurette nous fait là ; c'est, pour
elle, un moyen anticipé d'avoir leur amitié et leurs
sourires ; c'est si doux l'amitié des grands hommes !
c'est si bon leur sourire !

Et même, si Fleurette s'en sent le cœur, elle ou-
vrira, dans ces colonnes, une galerie des illustra-
tions futures ; elle a du tact, cette jeune fille, et
prédit l'avenir comme elle connaît son passé : il
est bon de savoir d'avance à quoi s'en tenir sur le
compte de tel ou tel homme.

Après avoir repassé tous les étudiants de Ri-
mouski, qu'elle pousse son exploration à Québec
et à Montréal. Peut-être trouvera-t-elle encore,
sur sa route, plusieurs futurs grands hommes et
une grande quantité de gens d'esprit, surtout si
elle s'en fait des amis. Plus Fleurette aura d'amis,
plus elle verra d'esprit autour d'elle...

Hélas ! j'ai bien peur de ne pouvoir jamais être
du nombre des amis de Fleurette ! Elles sont si
étranges ces jeunes filles !... Enfin, je m'y résigne.

Courage, Fleurette, la tâche que vous avez en-
treprise est belle ; elle est digne des plus douces
louanges et je ne doute pas que quelque jeune
poète, un Wilfrid ou un Damour, vous chante en
ses vers un jour ou, certainement, l'autre.

Courage et continuez de conter fleurette à vos
étudiants comme à vos lecteurs.

Germain Paulieu

On triomphe des mauvaises habitudes plus aisé-
ment aujourd'hui que demain.—PASQUIN.

Que les femmes gravent bien ceci dans leur mé-
moire : celui-là seul est digne de leur amour qui
les a jugées dignes de son respect.—ALEXANDRE
DUMAS.

LA SOURCE

Tout près du lac filtre une source,
Entre deux pierres, dans un coin ;
Allègrement l'eau prend sa course
Comme pour s'en aller bien loin.

Elle murmure : Oh ! quelle joie !
Sous la terre il faisait si noir !
Maintenant ma rive verdoie,
Le ciel se mire à mon miroir.

Les myosotis aux fleurs bleues
Me disent : Ne m'oubliez pas !
Les libellules de leurs queues
M'égratignent dans leurs ébats.

A ma coupe l'oiseau s'abreuve ;
Qui sait ?—Après quelques détours
Peut-être deviendrai-je un fleuve
Baignant vallons, rochers et tours.

Je broderai de mon écume
Ponts de pierre, quais de granit,
E reportant le steamer qui fume
A l'Océan où tout finit.

Ainsi la jeune source jase,
Formant cent projets d'avenir ;
Comme l'eau qui bout dans un vase,
Son flot ne peut se contenir ;

Mais le berceau touche à la tombe ;
Le géant futur meurt petit :
Née à peine, la source tombe
Dans la grand lac qui l'engloutit !

THÉOPHILE GAUTIER.

UNION CATHOLIQUE ROMAINE DES CHEVALIERS DE
SAINT JEAN-BAPTISTE

(Suite et fin)



L'ANNÉE suivante (1886), profitant de la réunion des évêques en concile, à Québec, les chevaliers de Saint-Jean-Baptiste adressèrent, à S. E. le cardinal Taschereau, la supplique que nous reproduisons ci-dessous :

Supplique à S. E. Mgr E.-A. Taschereau, cardinal-archevêque de Québec, et à NN. SS. les évêques de la province ecclésiastique de Québec, réunis en concile. Eminence, Nos Seigneurs.

Humblement agenouillés à vos pieds, l'esprit et le cœur entièrement soumis d'avance à la décision que vous inspirera l'Esprit Saint, nous vous supplions de vouloir bien examiner de nouveau et discuter collectivement en votre qualité de Pères du Concile, notre projet de constitution de l'Union catholique romaine des chevaliers de Saint-Jean-Baptiste, tel que compris dans le brochure le *Vrai progrès par l'union des catholiques*, page 65 et suivantes, avec aussi tous les divers articles que contient la dite brochure, et qui expliquant avec détails l'intention des promoteurs soussignés, le but, le mécanisme et le fonctionnement de l'association projetée. Nous proposons respectueusement à votre particulière attention le programme du journal *Alliance*, pages 15 et suivantes ; l'extrait intitulé la "Presse et ses devoirs," pages 27, 28 et 29 ; la "Lettre à nos compatriotes," pages 21 et suivantes. Cette brochure nous a valu les félicitations et les encouragements de plusieurs évêques, et en l'offrant aujourd'hui à votre examen collectif, nous ne faisons qu'exécuter les conseils paternels qui nous ont été donnés, il y a plusieurs mois déjà, par Leurs Grands Nos Seigneurs l'archevêque de Québec et l'évêque de Chicoutimi.

L'objection la plus sérieuse qu'on nous ait opposée est que notre projet proposait une machine

si vaste qu'elle pourrait très facilement être détraquée. Or, voici qu'un fait consolant vient répondre pour nous à cette objection, c'est l'organisation commencée déjà par les campagnes des cercles Saint-Isidore. Ces cercles sont déjà au nombre de quarante-cinq dans la province de Québec. Nous croyons savoir qu'un projet de constitution générale, tendant à tenir ces cercles dans les liens d'une affiliation mutuelle, est présentement soumis à l'étude des pères du concile. Leur but et leur programme que nous avons pu lire dans les journaux, correspond complètement aux fins que les chevaliers de Saint-Jean-Baptiste se proposaient en voulant établir des commanderies dans les paroisses de la campagne. Comme nous tenons beaucoup moins au nom qu'à la chose, à la forme qu'au fond, l'organisation des cercles agricoles, et surtout leur affiliation par les liens d'une association générale, satisfait pleinement nos desirs. Nous allons donc enfin voir passer dans le domaine de la réalité, au moins pour les campagnes, le rêve que nous poursuivions sans relâche depuis trois ans.

Restent les villes. Ici encore, à Montréal surtout, un autre fait consolant est venu affaiblir l'objection susdite : c'est le fait de la fondation de la ligue du Sacré-Cœur, déjà établie dans les paroisses de Saint-Henri, du Sacré-Cœur, Saint-Jean-Baptiste, de Saint-Joseph, d'Hochelaga. Le zèle infatigable du Rév. P. Hamon la propage aussi aux États-Unis où elle compte déjà des milliers de membres. Cette ligue, appelée à faire un si grand bien à la cause de la tempérance, tend aussi à la protection des intérêts matériels de ses membres. Nous lisons, en effet, dans la *Petite Revue du Tiers-Ordre et des intérêts du Cœur de Jésus*, publiée à Montréal, édition du mois de mai courant :

"Afin de resserrer les liens de fraternité qui nous unissent, et pour pratiquer la charité chrétienne, le Père directeur a suggéré d'établir en ville, dans chaque centre de la ligue, un bureau d'informations.

"Les ouvriers sans travail pourront y faire inscrire leurs noms ; et les négociants et les industriels envoyer à ce bureau leurs demandes d'employés. En donnant ainsi la préférence aux membres de la ligue, ils encourageraient les hommes à entrer dans notre société.

"C'est là une partie de notre programme. Néanmoins, nous croyons que la ligue du Sacré-Cœur de Jésus ne rend pas inutile pour les villes l'Union catholique romaine des chevaliers de Saint-Jean-Baptiste. Nous croyons qu'aux Chevaliers du travail condamnés à Rome il faut opposer la résistance des Chevaliers catholiques. L'organisation des Chevaliers de Saint-Jean-Baptiste embrasse tous les genres d'intérêts : elle veut faciliter davantage aux campagnes le marché des villes, prendre dans les villes mêmes des colons pour les forêts vierges : protéger par ses encouragements non-seulement les ouvriers astreints aux ouvrages manuels, mais encore les hommes de professions, les artistes, les littérateurs méritants. Elle veut, par le moyen des échanges des importations et des exportations, favoriser particulièrement l'industrie nationale catholique, le commerce national catholique, comme l'industrie catholique et le commerce catholique de l'étranger. Elle veut opérer un rapprochement, une sympathie mutuelle entre les catholiques sur tous les terrains d'affaires. La "Lettre à nos compatriotes," page 31 et suivantes de notre brochure le *Vrai progrès par l'union des catholiques*, décrit l'immense champ ouvert à l'action des Chevaliers de Saint-Jean-Baptiste.

"Si l'on reconnaît la nécessité des cercles agricoles pour instruire les cultivateurs, l'on doit reconnaître la nécessité des cercles d'ouvriers pour instruire les ouvriers. Or, nos commanderies seront ces cercles, des écoles où l'ouvrier apprendra les lois du travail, sera renseigné sur les difficultés techniques de nos travaux ; sera mis en garde contre les grèves, sera instruit sur ses devoirs d'époux, de père de famille, de serviteur, de citoyen. Souvent, tel et tel, que le caractère exclusivement religieux de la ligue du Sacré-Cœur ou d'une congrégation pieuse aura effrayé, viendra dans nos commanderies, y puisera des renseignements sains, y verra de salutaires et fortifiants exemples qui le feront rentrer en lui-même et l'amèneront à des

habitudes pieuses. Ainsi, de même que saint Jean-Baptiste, leur patron, a servi de précurseur au Seigneur Jésus, les Chevaliers de Saint-Jean-Baptiste prépareront les voies aux conférences de Saint-Vincent de Paul, aux congrégations de la Sainte-Vierge, à la ligue du Sacré-Cœur, et même au Tiers-Ordre, si hautement recommandé par le Souverain Pontife.

"Voilà nos humbles suggestions. Nous osons vous prier, vénérables Pères, de nous donner une réponse précise et définitive qui nous trace notre ligne de conduite, et nous dise si nous devons agir ou non. Quelle qu'elle soit, nous l'acceptons d'avance comme le décret infiniment adorable de l'Esprit Divin qui préside à la sagesse de vos délibérations. Veuillez nous permettre, cependant, de présenter aussi à votre examen le plus attentif le document ci-joint intitulé : "Déclaration de principes," et que nous considérons comme l'un des plus importants des documents que nous vous adressons. Nous en avons extrait la plus grande partie, textuellement ou à peu près, d'un ouvrage du R. P. Ludovic de Besoe, capucin français (*l'Association chrétienne des honnêtes gens sur le terrain des affaires*, ouvrage de 500 pages), dont nous vous présentons ainsi le trop court résumé

"Veuillez agréer, vénérables Pères, les hommages de notre soumission la plus fidèle, les promoteurs : Philippe Mason, Henri Howison, J. Chartrand, Joseph M. Beauchamp, Georges Laurent, F.-X.-E. Langevin-Lacroix, Edouard Contant, James Hoolahan."

Dans une lettre en date du 8 juin 1886, adressée à M. Philippe Marson, S. E. le cardinal accuse réception de la supplique de la manière suivante :

"Monsieur.—En réponse à votre lettre du 28 mai, j'ai l'honneur de vous informer que j'ai mis sous les yeux des membres du concile la supplique que vous m'avez transmise concernant l'Union catholique romaine des chevaliers de Saint-Jean-Baptiste.

"Nos seigneurs les évêques n'en sont venus à aucune conclusion sur ce sujet.

"Votre tout dévoué en N. S. J.-C.,

A., Card.

"TASCHEREAU,
"Archev. de Québec."

Croyant voir que l'autorité religieuse se souciait peu de l'établissement de l'Union, ses promoteurs abandonnèrent leur projet de fondation et ne s'en occupèrent plus par la suite.

AMOUR



ÉTAIT vers le commencement de l'année 1868. Un jeune homme et une jeune fille étaient assis dans un beau grand salon, très somptueux.

La jeune fille, qui est fort jolie, joint à cela un air distingué et noble. C'est Mlle de Saint-Aimé, fille d'un des plus riches seigneurs du Canada.

Le jeune homme est aussi assez bien de sa personne, et sa figure énergique dénote un caractère prompt. Il descend d'une des meilleures familles canadiennes ; son père avait été un des chefs de l'insurrection de 1837 ; mais il n'était pas riche, et à sa mort ne laissa aucune fortune.

Depuis longtemps déjà, Mlle de Saint-Aimé et Gustave Davoignac s'aimaient, mais celui-ci n'avait jamais osé en parler au père de sa bien-aimée.

Le jour où je les introduis aux lecteurs, Gustave avait pris la résolution de lui en parler, et il était venu demander à celle qu'il aimait si elle l'approuvait. Vous pensez bien qu'elle y consentit de tout cœur. Mais ils n'étaient pas sans quelques appréhensions. M. de Saint-Aimé avait toujours dit qu'il ne marierait ses filles qu'à des seigneurs aussi riches que lui, et tous deux savaient que, quand il avait dit quelque chose, il était bien difficile de le faire changer d'idée.

Gustave prit donc congé de sa bien-aimée et se dirigea vers le cabinet de M. de Saint-Aimé. A la porte, il eut une dernière hésitation et il lui vint la pensée de remettre la demande à un autre jour, mais c'était un garçon énergique et il y résista. Il frappa donc à la porte.

—Entrez ! lui répondit-on.

Quand il fût entré et que M. de Saint-Aimé lui demanda ce qu'il pouvait faire pour lui, Gustave prit son courage à deux mains et dit :

—Monsieur, j'aime Mlle de Saint-Aimé de tout mon cœur, et, avec son assentiment, je vous prie de vouloir bien m'accorder sa main.

Le riche seigneur resta quelques secondes pensif et répondit :

—M. Davoignac, j'en suis réellement peiné, mais je ne puis vous accorder ce que vous me demandez ; j'ai d'autres vues sur elle.

—Mais je l'aime, monsieur, et elle m'aime, dit Gustave.

—C'est un malheur, M. Davoignac, mais je n'y puis rien.

Gustave se leva, la tête en feu, et partit ; il se rendit chez lui et s'enferma dans sa chambre. Il ne chercha plus à revoir celle à qui il avait donné son cœur, car il savait qu'elle était à jamais perdue pour lui.

On était alors au temps où les braves Canadiens s'enrôlaient et volaient au secours du Saint Siège menacé.

Il s'engagea et partit pour Rome, sans avoir revu Mlle de Saint-Aimé. Il se distingua dans les rangs des zouaves pontificaux, et son nom (son véritable nom) restera toujours cher à ses compagnons d'armes.

* *

Après le départ de Gustave, M. de Saint-Aimé se rendit près de sa fille et lui dit qu'elle ne devait plus penser à lui. Elle pleura, supplia, mais tout fut inutile, le riche seigneur avait trop d'orgueil pour marier sa fille à un pauvre avocat. Quand il apprit l'enrôlement et le départ de Gustave pour Rome, il accueillit la nouvelle par un *tant mieux* accentué, et pensa que tout était fini. Mais il se trompait. Mlle de Saint-Aimé n'apprit pas ce départ avec la même indifférence que son père. Elle tomba malade, et malgré les soins de tous les premiers médecins canadiens, le mal empirait de jour en jour.

Cet état de choses fit réfléchir M. de Saint-Aimé et, pour la première fois, il se demanda s'il n'aurait pas mieux fait de consentir à l'union de sa fille avec Gustave.

Sur ces entrefaites, un des médecins, ami intime de M. de Saint-Aimé, lui dit que s'il ne mariait pas sa fille avec celui qu'elle aimait, elle mourrait avant que deux mois se soient écoulés. Alors la place du grand et riche seigneur fut prise par le père. Il acheta un remplaçant à Gustave et le fit revenir au Canada.

Trois mois après, toute l'aristocratie de Montréal assista au mariage de Mlle de Saint-Aimé et de Gustave Davoignac ; et dans la corbeille de noce M. de Saint-Aimé avait mis, en dot, la jolie somme de \$60,000.

M. de Saint-Aimé est mort, laissant une grande fortune, mais M. et Mme Davoignac vivent encore. Ils ont plusieurs enfants et demeurent à Montréal. En été, ils vont passer quelque temps dans leur magnifique résidence de . . .

Si je disais ici le véritable nom de chacun de mes personnages, il y aurait beaucoup de monde de surpris.

Je prie M. Davoignac de me pardonner si j'ai relevé ce coin de sa vie passée.

LUCIEN DE RIVEROLLES.



LE REV. P. Z.-M.-N. JOUBERT, DÉCÉDÉ

Nous publions le portrait de ce jeune jésuite, qui s'est noyé le 24 août dernier.

Né le 13 septembre 1868, il fit ses études au séminaire de Sainte-Thérèse, où il entra en septembre 1881.

Le 28 février 1889, il prenait l'habit religieux au noviciat des RR. PP. Jésuites, et prononçait ses vœux perpétuels de religion le 12 mars 1891. Le Père Joubert a été inhumé au Sault-au-Récollet, dans le cimetière du noviciat des Jésuites, le 26 du mois d'août dernier.

Nous offrons à la famille temporelle du défunt et à sa famille spirituelle, la compagnie de Jésus, nos compliments sincères de condoléances.

PRIMES DU MOIS D'AOUT

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois d'AOUT, qui a eu lieu samedi, le 2 SEPTEMBRE courant, a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	33,016....	\$50.00
2e prix	No.	17,923....	25.00
3e prix	No.	28,302....	15.00
4e prix	No.	18,778....	10.00
5e prix	No.	19,378....	5.00
6e prix	No.	560....	4.00
7e prix	No.	249....	3.00
8e prix	No.	6,409....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

L'ENTRÉE DU PALAIS D'AGRICULTURE (Voir gravure)

Comme la "Cour d'honneur" est la gloire de l'Exposition Colombienne, le palais d'Agriculture est celle de la "Cour d'honneur." L'édifice a huit cents pieds de long, cinq cents de large, et la corniche est à soixante-cinq pieds au-dessus des degrés du portique. Le style de cette construction est celui que les architectes nomment "héroïque."

L'illustration que nous en donnons est celle d'un des pavillons d'encoignure. Il est surmonté d'un dôme que couronne un groupe de vierges, grandeur héroïque, appelé le "Groupe de l'Horoscope."

Outre cela, groupe des "Quatre Saisons," groupes d'encoignures, des quatre nationalités caucasienne, mongolienne, éthiopienne et américaine indigène, statue colossale de Diane : le palais d'Agriculture est un trésor de beautés et de richesses sculpturales.—J. ST.-E.

Le bonheur est dans l'accomplissement du devoir même jusqu'au sacrifice, plutôt que dans la jouissance d'une liberté égoïste.—L'abbé ELIE BLANC.

71	5,891	12,882	18,919	25,012	30,742
246	6,660	13,023	19,321	25,987	30,806
265	7,725	13,031	20,819	26,205	31,631
471	9,172	14,616	21,064	26,344	31,863
479	9,773	14,951	21,084	26,734	31,888
781	9,788	15,965	21,337	27,111	31,947
1,448	9,924	15,985	21,400	27,823	33,049
2,018	10,233	16,270	21,571	27,973	33,927
3,692	10,366	16,366	22,123	28,714	35,851
3,851	11,212	16,615	22,140	29,533	36,650
3,905	11,514	17,233	22,601	29,973	37,557
4,242	12,200	18,197	22,673	30,289	38,398
4,518	12,312	18,254	23,810	30,375	38,997
4,821	12,772	18,714	24,102	30,678	39,860
5,087	12,791				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'AOUT, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Bédard, No. 276, rue Saint-Jean, Québec

Le vrai chrétien ne sacrifie à la femme aimée rien de ce qu'il sait lui être supérieur. Ou plutôt il ne l'aime qu'en tant que sa pensée lui est un encouragement à travailler pour des objets d'un bien autre intérêt que la possession d'une créature de chair. Ce sont encore ces objets qu'il aime en elle, et c'est pour cela qu'il l'aime surtout de loin.
—JULES LEMAITRE.



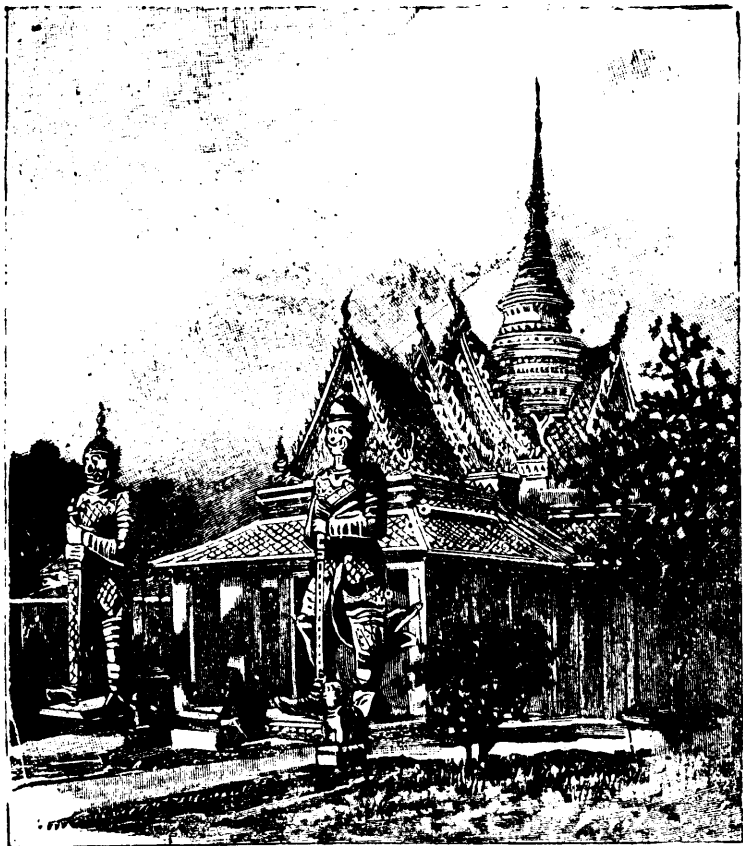
Bonzes.



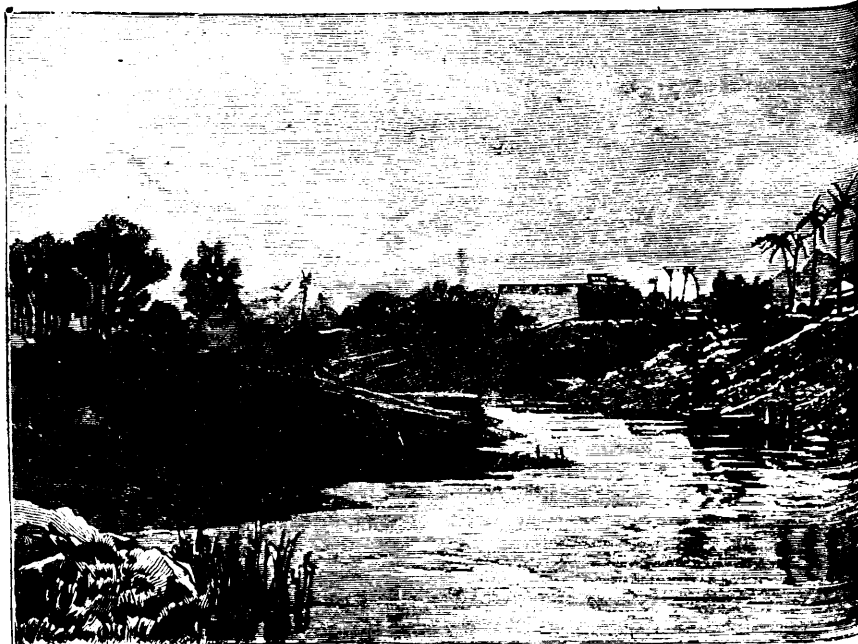
Une cérémonie funèbre.



Le consulat de Bangkok.



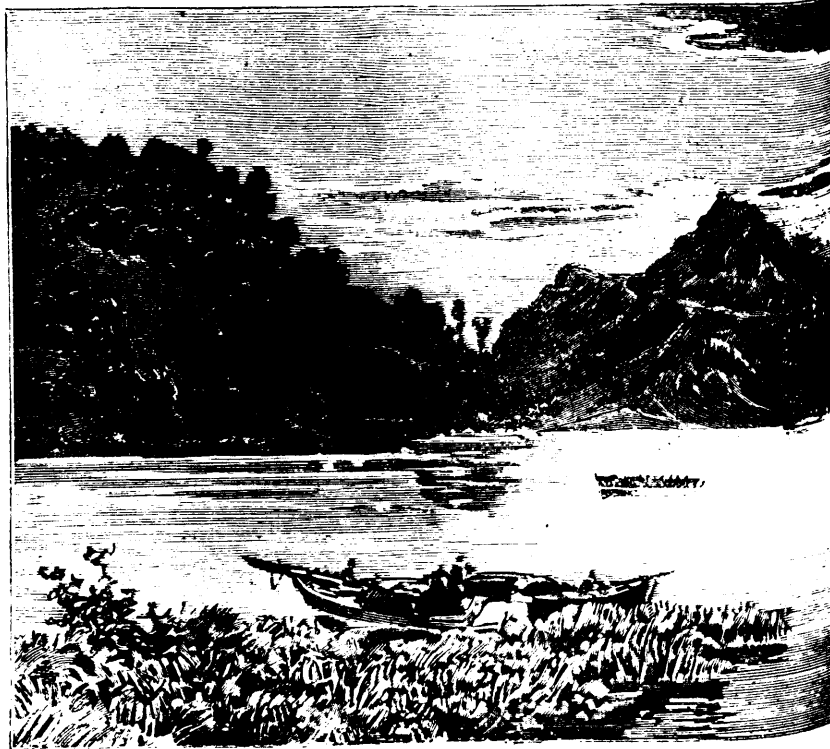
Salle d'audience du palais royal du Siam.



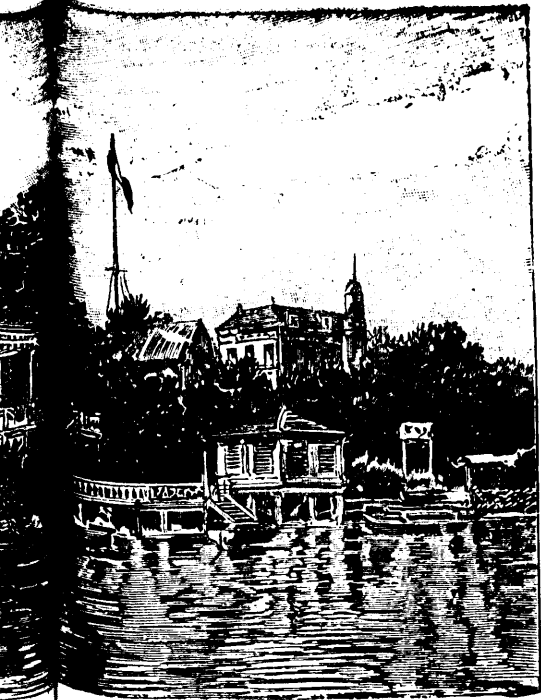
Vue de Battambang.



Artistes dramatiques.



La baie de Battambang.



Bangkok.



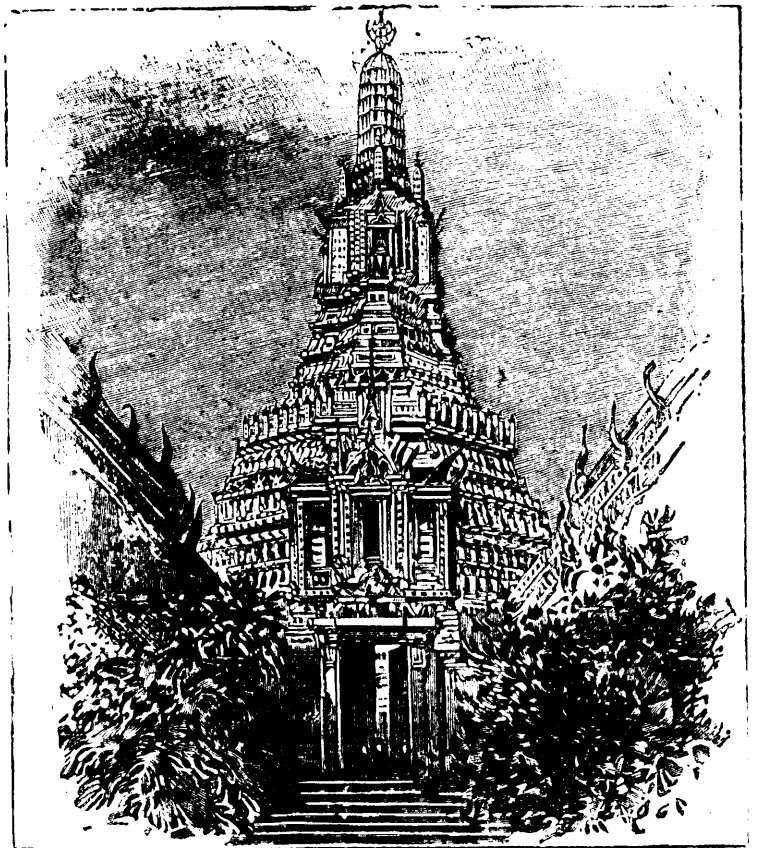
Voitures de gala.



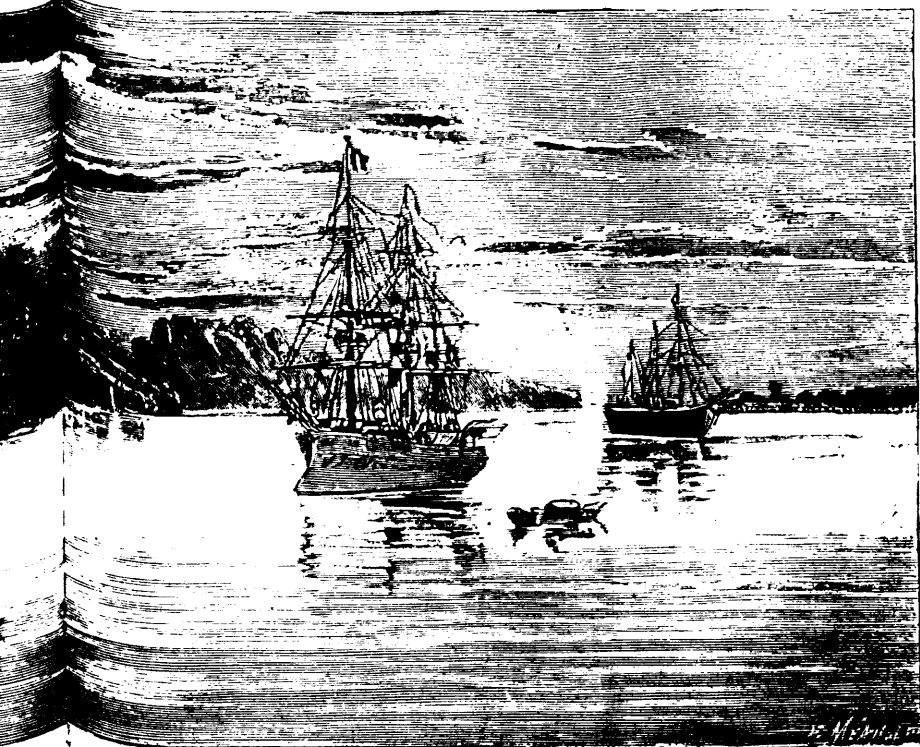
Types et costumes : soldats siamois.



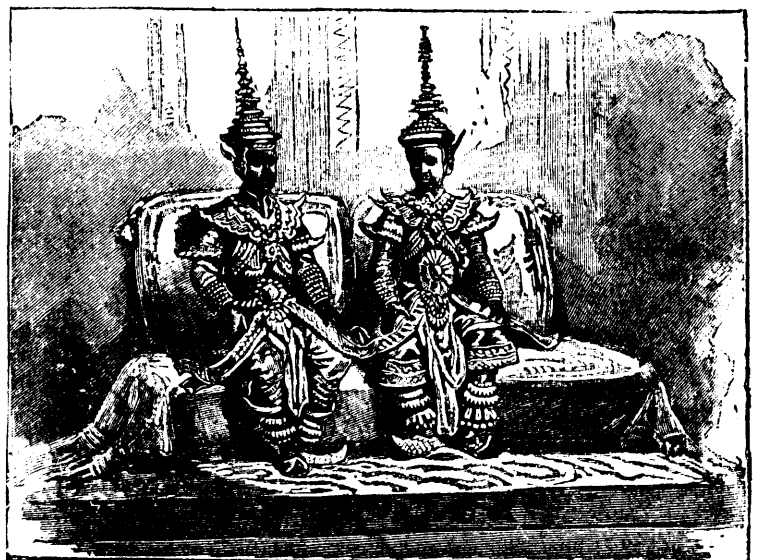
Le lac Touli-Sap.



Grande pagode de Wat-Chan.



La baie de Taboun.



Les princes royaux en grand costume



LA CANADIENNE

HOMMAGE A M^{lle} FRANÇOISE DE "LA PATRIE"

Ces vers ont été inspirés par la lecture de sa belle chronique sur le patriotisme.

"Quand je relis les pages de notre histoire, je vois avec orgueil des noms de femmes briller au premier rang, parmi ceux mêmes, qui, les armes à la main, défendirent le sol canadien.

"J'y vois de faibles femmes—des de Verchères, des de la Tour, des Duclos—transformées soudain en de magnanimes guerrières.—FRANÇOISE."

Chantons la Canadienne au sein de la patrie !
Fiers qu'elle ait dans le cœur, sur sa lèvre chérie,
Le noble accent de France et le sang des héros !
Qu'ea nos frères toujours notre cœur se souvienne
Qu'il convient de chanter l'altière Canadienne,
Ainsi que la Française, à l'ombre des drapeaux :

Chantons la Canadienne, et sachons que nos braves
Ont puisé dans son sein le mépris des entraves,
Que son bras courageux protègea leurs berceaux,
Et quand le peuple, ému, fera frémir son hymne
En l'honneur des aïeux il trouvera sublime
De voir la Canadienne à l'ombre des drapeaux.

Chantons la Canadienne, orgueil de notre race !
Selon que la paix brille, ou que le fer menace
Le front de son enfant et la croix des tombeaux,
Elle sait, tendre ou forte, allumer en son âme
Les doux feux de l'amour et l'héroïque flamme
Qui brille à l'œil des preux luttant sous les drapeaux !.

Albert Folland

LE PASSEUR

I



SAIN-Valery et Le Crotoy se font face de chaque côté de la baie de la Somme.

L'été, quand la mer s'est retirée, on va souvent à pied de l'une à l'autre rive... après toutefois que le passeur, qui se tient là en permanence, vous a fait traverser le chenal. Et rien

n'est plus réjouissant que ce spectacle d'enfants et de Parisiennes qui font le voyage, jambes et pantalons relevés, et clapotant dans les flaques d'eau que la mer laisse là toujours comme souvenir... pour bien rappeler qu'elle reste maîtresse souveraine de toute cette vaste étendue... et qu'elle en prendra possession tout à l'heure.

Ce n'est pas une sinécure qu'il a là, Prévost, le passeur... et par les temps clairs sa barquette amène sur le sable des centaines de passagers.

Une fortune pour lui.

Prévost, quoique déjà âgé, n'exerce que depuis peu d'années son métier de passeur à Saint-Valery. Avant lui, c'était Pierre, un beau garçon de vingt-cinq ans... au large coup d'aviron. Pierre se tenait là, dès le matin, à la disposition des promeneurs et les invitait à prendre place dans son bateau, avec un sourire engageant, l'air gai, comme un homme content de vivre.

Parfois, aux heures de repos, alors que l'ouvrage ne donnait pas, on pouvait le voir sur un banc, en face de la mer et devisant avec une belle jeune fille brune, Catherine, sa fiancée.

On savait dans le pays, que ces deux jeunes gens, promis l'un à l'autre depuis longtemps, s'adoraient, et les habitudes de la plage s'arrêtaient pour causer avec eux.

—Eh bien, à quand le mariage ?
—Pas encore, répondait Pierre, mettant la main à son béret... Dans un an ou deux... quand j'aurai amassé quelque réserve... Faut de l'argent pour se mettre en ménage. Pas vrai, Catherine ?

Et en disant son : "Pas vrai, Catherine," il contemplait la jeune fille d'un air attendri... et comme en extase devant elle.

Ah ! c'est qu'il l'aimait, sa Catherine, et depuis longtemps, ayant été élevé avec elle, l'ayant élevée lui-même pour ainsi dire, et ayant mis en elle seule tout son amour et tout son cœur.

Catherine aimait Pierre aussi, mais à sa façon, en femme qui se sait adorée et à qui il ne déplaît pas de se laisser adorer. Une excellente fille au demeurant, incapable d'une pensée mauvaise et examinant sans impatience excessive peut-être, mais avec un sentiment de sereine tranquillité, la perspective de son union avec Pierre.

II

Les jeunes gens qui venaient à Saint-Valery passer une partie de la saison, n'étaient pas sans remarquer Catherine, et plus d'un se promenait exprès sur la digue à l'heure où il savait la rencontrer. Mais Pierre demeurait toujours là, d'ailleurs... veillant au grain.

Il était un jeune homme, pourtant, que la jalousie de Pierre ne semblait pas devoir intimider : Jacques de Valjas. Venu en simple promeneur dans l'intention de passer seulement quelques jours à Saint-Valery, il avait remarqué Catherine et le lui avait dit. Celle-ci avait, comme toujours, répondu par une fin de non-recevoir. L'autre alors s'était entêté, et au lieu de continuer sa promenade le long des plages picardes et normandes, il s'était installé à cet endroit.

—Nous verrons bien, pensait-il.

Avec l'adresse du viveur habitué aux difficultés de ce genre, il savait, sous le nez même de Pierre, décrire à Catherine son amour... et il lui broyait sur ce thème les plus folles variations. Catherine, en fille coquette, s'amusait à ce jeu.—Mais elle résistait vaillamment. Elle avait assez lu les romans pour savoir qu'une fille de pêcheurs doit se méfier des belles phrases d'un citadin.—L'autre, alors, se laissa prendre à son propre piège.—Ce qu'il avait d'abord considéré comme une petite amourette devint chez lui une grande passion, et, comme on résistait aussi à sa passion, il perdit la tête et parla mariage.

—Comtesse Jacques de Valjas ? Vous n'y pensez pas, monsieur le comte...

Oh ! certes non, l'autre n'y avait pas pensé au commencement... Mais il n'était plus temps maintenant. Il aimait Catherine à la folie... et sûr qu'il n'obtiendrait jamais rien d'elle sans contrat régulier, il avait bravement pris son parti du mariage. D'ailleurs n'était-elle pas exquise, et fine et distinguée à l'égal des plus nobles héritières... et n'était-il pas certain, grâce à la souplesse de nature qu'il lui devinait, de faire d'elle une épouse charmante et qui lui ferait honneur ?

Catherine avait ri tout d'abord, croyant à une plaisanterie, mais elle eut bien vite fait de lire dans le cœur de Jacques et d'acquiescer la conviction que le jeune homme parlait sincèrement.

Un décor magnifique parut alors devant ses yeux. Elle se vit parée de vêtements superbes, vivant dans un monde nouveau, au milieu du luxe et de l'élégance. Et l'horizon où jusqu'à ce jour, elle avait borné son avenir lui parut alors si piètre et si étroit qu'elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de Jacques en lui disant :

—Je suis à vous.

L'image de Pierre passa bien un instant devant ses yeux... Un Pierre malheureux, amaigri... et qui la suppliait de lui revenir... Mais elle écarta cette vision bien vite... "Non... et puis je n'aurais pas fait son bonheur... Je ne suis pas la femme qu'il lui faut..."

III

—Catherine ! Catherine !
Où pouvait-elle bien être Catherine, qu'elle ne venait pas aujourd'hui, ainsi qu'elle en avait l'ha-

bitude, tenir compagnie à Pierre, sur le banc, en face de la rive ?

Pierre rentra dans la maison. Personne n'avait vu Catherine. Il courut chez elle. On la croyait chez lui. Il fit les cent pas sur la digue. Rien. Il arpenta le port et remonta jusqu'aux bains... Rien.

—Eh ! quoi donc que t'as à marcher comme ça, Pierre, lui criaient ses camarades ? Tu ne vois donc pas tout ce monde qui t'attend là-bas devant ta barque pour passer le chenal ?

Il s'en souciait bien, Pierre, de tous ces gens qui voulaient traverser le chenal ! Où pouvait être Catherine ?—Tout en cherchant, il passa devant le chalet du comte de Valjas. La maison était fermée ; les persiennes étaient tirées.—Pierre eut peur.—Il chercha encore tout le jour, fouillant la campagne environnante, poussant jusqu'aux villages voisins et ce ne fut que bien tard dans la nuit qu'il consentit à rentrer chez lui pour prendre un peu de repos.

Le lendemain il recommença ses recherches... et le surlendemain—et les jours suivants.—Tout cela vainement comme de juste.

—Oui ! Oui ! Pour sûr... c'est avec lui qu'elle s'est ensauvée !... Oh ! si j'en avais la preuve ! Mais comment savoir ?... Mais malgré tout, bien qu'il eût la certitude morale que Catherine était partie volontairement... il continuait ses recherches.

Dans le pays, on commença d'abord par plaindre le pauvre garçon... puis on finit par se moquer de son obstination à retrouver sa fiancée... et une chanson courut même à son sujet sur un air de matelot :

Pierre ! Pierre !
Cherche Catherine, mon gars !
Pierre ! Pierre !
Cherche, mon frère...
Tu ne la trouveras pas !

Les jours passaient, les semaines, les mois, et Pierre ne se consolait pas... Il avait d'ailleurs appris maintenant la cause réelle du départ de Catherine. Elle habitait Paris... dans un hôtel superbe... Elle avait un enfant ; elle était heureuse et adorait son mari.

Ça avait d'abord été chez Pierre comme une rage sourde. Il aurait voulu courir à Paris.

—A Paris ? Pourquoi faire ? lui disait-on.

—Pour le tuer !

—Es-tu fou ? le tuer ? Et de quel droit ?

—Il m'a pris Catherine, le misérable ! Pourquoi qu'il me l'a prise ?

—Parce qu'il l'aimait aussi. D'ailleurs, il la rend très heureuse.

—Il ne manquerait que ça qu'il la rende malheureuse !

—Il l'a épousée...

—Ah, bien ! s'il ne l'avait pas épousée !

Et Pierre levait le poing... un poing formidable à assommer un bœuf.

On parvint pourtant à le décider à rester calme. Mais la haine qu'il avait au cœur n'en continuait pas moins à subsister.

—Je le rattraperai, disait-il à tout instant... Je le rattraperai !... Et alors, quand nous serons face à face...

Et son front se contractait, et son regard devenait mauvais...

Cinq ans avaient passé. Pierre, loin d'oublier, devenait de jour en jour plus sombre et plus chagrin. Et, comme la vie à Saint-Valery lui semblait décidément trop triste avec tous ses souvenirs qui lui rappelaient la fugitive, il dit adieu à ses parents, à ses amis des beaux jours, et courut tenter la fortune ailleurs. Au moins, dans un autre pays, les moindres sites et les moindres objets ne parleront plus à son esprit de la femme tant aimée.

IV

La mer était furieuse à Dieppe, ce jour là, et aucun baigneur, même parmi les plus téméraires, n'avait encore osé se mettre à l'eau.

Beaucoup de monde, d'ailleurs, sur les galets, pour contempler ce spectacle superbe de l'Océan en fureur... et au milieu de toute cette foule, les maîtres-nageurs qui passaient, expliquant aux uns

et aux autres que ce n'était qu'un grain, et que le temps se mettrait probablement au beau dans l'après-midi.

—Alors ce serait dangereux de se baigner ? demandait-on.

—Pour sûr... et il faudrait être joliment bon nageur pour tenir la mer par un pareil temps.

Une cabine venait de s'ouvrir.

Un homme, en costume de bain, s'avancait sur les galets.

Toutes les têtes se tournèrent aussitôt, et on contempla avec une sorte d'admiration cet audacieux qui ne craignait pas, lui, par un orage pareil, de se mesurer avec le flot.

Une femme s'approcha du baigneur, semblant vouloir le retenir.

—Jacques, je t'en prie... c'est imprudent ce que tu vas faire là.

—Laisse donc, Catherine, ma chère enfant... Elle n'est pas si mauvaise que cela, la mer... et puis, je suis un excellent nageur, tu le sais bien.

On vit la femme faire encore un geste comme pour empêcher l'homme de s'exposer ; mais l'autre se dégagea doucement, descendit en courant sur les galets, s'enfonça dans l'eau et se mit à nager.

—Encore un Parisien qui fait le malin. Pour sûr, il va boire un coup, fit l'un des maîtres-nageurs.

—Oh ! que non, Pierre... c'en est un qui nage encore mieux que toi, celui-là.

—Mieux que moi ? Il n'y en a pas beaucoup comme lui alors...

Et celui qu'on appelait Pierre eut un sourire d'orgueil.

—Tu le connaîtrais, si tu avais été ici l'année dernière. C'est un monsieur riche... et qui a un joli brin de femme... pour sûr... C'est le comte de Valjas.

—Le comte de Valjas !... Tonnerre !

—Eh bien, quoi ? Qu'est-ce que t'as ?

—Moi... j'ai rien... j'ai rien...

Et à part lui :

—Tu ferais aussi bien de te noyer tout de suite, toi... vois-tu...

Et Pierre s'avança jusque sur la limite extrême de la rive :

—Si tu reviens, toi ! si tu reviens !...

Pendant le nageur allait bon train, sans se rendre compte de la distance... et s'éloignant démesurément.

Du bord on lui faisait des signes.

Il ne voyait rien.

On s'inquiétait sur la plage. Qu'est-ce qu'il fait donc ? et on lui criait : " Revenez ! revenez ! " Il n'entendait pas, naturellement.

Et l'orage augmentait pendant ce temps, et les vagues montaient à des hauteurs démesurées.

—Revenez ! revenez !

Les appels partaient de toutes parts ; les mouchoirs s'agitaient.

De loin, on le vit bien qui essayait de rebrousser chemin... mais il ne parvenait pas à avancer ; ses forces s'épuisaient—les vagues semblaient lui barrer la route... des vagues hautes comme des monuments.

—Il est perdu, murmurait-on.

Soudain une femme fendit la foule.

—C'est mon mari... sauvez-le !

Et courant au premier maître nageur qui se trouvait devant elle... affolée... elle lui prit le bras :

—Sauvez-le !

L'autre eut un mouvement de rage, comme furieux de son impuissance.

—C'est impossible. Rien à faire. Il est perdu.

—Perdu !

Elle eut un cri rauque... et courut comme une folle le long des galets, implorant le courage de tous ces hommes qui se trouvaient là.

—Sauvez-le ! Sauvez-le !

—Impossible. Il est perdu, lui répondait-on.

Elle se trouva tout à coup en face de Pierre.

—Pierre !

—Catherine !

Une seconde passa—un silence terrifiant.

—Sauve-le, toi, lui dit-elle.

L'autre eut un ricanement.

—Pas possible.

—Sauve-le, te dis-je.

—Non... tu vois bien que les camarades reculent... C'est folie ! Ah ! ah ! ah ! Et il eut un rire sinistre.

—Tu peux le sauver, toi, je te dis... Je te connais. Je t'ai vu à l'œuvre... Tu peux le sauver, si tu veux.

—Non.

—Pierre !

—Non. Je te le dis... Non ! non ! non !

—Je le veux, Pierre ! Je le veux !

Et elle le regarda dans les yeux, fixement... comme une dompteuse ferait pour un fauve.

L'autre alors eut un grognement sourd, comme une bête que son maître pousserait en avant... et il se jeta à la mer.

La lutte dura une grande demi heure, une demi-heure durant laquelle les spectateurs éprouvèrent une de ces émotions telles qu'on n'en rencontre pas deux fois dans l'existence.

Enfin le comte de Valjas fut ramené sur la rive, évanoui et fut transporté au casino où on lui donna les premiers soins.

Quant à Pierre, il se déroba à l'ovation qu'on lui ménageait et alla se blottir contre une cabine.

Il resta là une heure au moins, silencieux, boudeur, maudissant la faiblesse qu'il avait eue de céder et murmurant entre les dents sa phrase coutumière :

—Ça ne fait rien... ce n'est que partie remise... Je te rattraperai, toi... Je te rattraperai...

Mais une femme parut devant lui, tenant un enfant par la main.

Pierre se leva alors et ils restèrent ainsi debout tous les deux, sans trouver une parole... Elle, les larmes dans les yeux ; lui, tremblant de tous ses membres.

Elle ne tenta même pas de le remercier, mais lui poussant son enfant dans les bras :

—Embrasse-le, dit-elle.

Le marin se baissa alors, enleva l'enfant dans ses bras et le couvrit de baisers.

Et quand il déposa l'enfant à terre, Catherine vit que Pierre avait les yeux remplis de larmes.

JULIEN BERR DE TURIQUE.

LA SCIENCE RÉCRÉATIVE

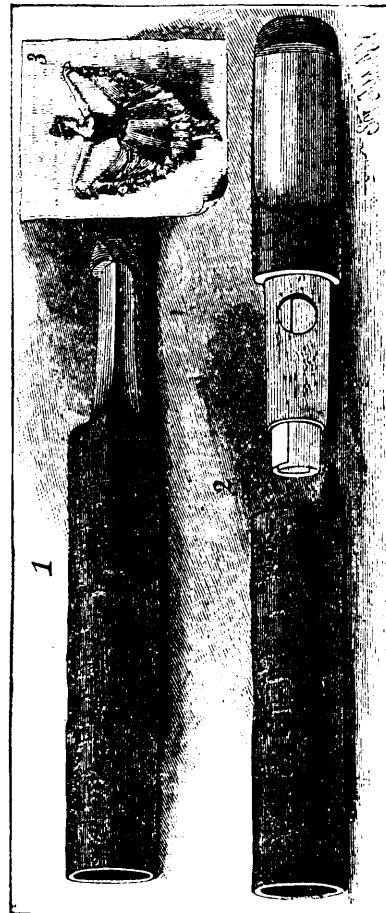
DÉVELOPPEMENT À LA FUMÉE



L'opération

lycéen. J'achetais des paquets de papier blanc, je trempais ces petits carrés de papier dans l'eau et, peu à peu, je les voyais avec une joie extrême se couvrir d'une image photographique. Je crois, ma parole, que j'en tirais quelque vanité. Ces photographies magiques se trouvent toujours dans le commerce. On peut les fabriquer soi-même pour la plus grande distraction de ses amis. Il suffit d'imprimer un phototype sur du papier sensibilisé au chlorure d'argent, selon la manière ordinaire. Quand l'insolation paraît suffisante, on fixe la photocopie, sans virage préalable, dans une solution aqueuse d'hyposulfite de soude à 10 pour 100, et on lave à grande eau. En tout temps l'élimination de l'hyposulfite se montre comme une nécessité. Ici cette nécessité est primordiale. Pour rendre la photographie invisible, en effet, il faut la tremper dans une solution aqueuse de bichlorure de mercure à 5 pour 100, et vous savez tous combien

l'hyposulfite de soude et le bichlorure de mercure sont mauvais camarades. Lorsque sous l'action blanchissante du bichlorure de mercure l'image a complètement disparu, vous lavez abondamment, vous séchez et vous collez sur les bords et par derrière un morceau de buvard blanc coupé exactement à la grandeur de l'épreuve, et préalablement trempé dans une solution concentrée de sulfite de soude.



1. Le porte-cigare. — 2. Le porte-cigare désarticulé. — 3. Le phototype développé.

Lorsque l'ami à qui vous avez offert ce petit carré de papier tout blanc en apparence, vient à le plonger dans une cuvette remplie d'eau, que se passe-t-il ? L'eau pénètre rapidement le papier buvard, dissout le sulfite de soude qu'il contient, et celui-ci agissant sur le bichlorure de mercure, fait réapparaître l'image primitive.

Plus tard, j'ai vu apparaître un procédé de ce genre, mais plus amusant dans son emploi. C'était le développement à la fumée de tabac. Il a eu la vogue éphémère de tous les jouets nouveaux. Je le croyais pour ma part tombé depuis longtemps en oubli, lorsque tout dernièrement le *Scientific American* s'est mis à nous l'annoncer comme une nouveauté faisant fureur au delà de l'Atlantique. Évidemment, en venant de l'étranger, on va la prendre pour une chose nouvelle et exotique. C'est l'éternelle histoire de bien des choses.

Comme dans le cas de photographies mystérieuses développables à l'eau pure, le phototype est imprimé sur un papier au chlorure d'argent et l'image blanchie, après fixation, et sans virage, dans une solution de bichlorure de mercure. Il se produit un chlorure d'argent et un protochlorure de mercure qui sont blancs et rendent la photographie invisible. Si l'on roule ces papiers pour les introduire dans un brûle-cigarettes à double corps, et que l'on se mette à fumer, les vapeurs ammoniacales de la fumée de tabac développeront l'image en noir.

— Vous avez une fichu mine, ce matin.

— En effet... Je suis resté huit jours sans connaissance.

— Ah ! mon Dieu ! Qu'aviez-vous donc ?

— Je dormais.

Etant à la veille de l'ouverture des écoles, les élèves sont invités d'aller acheter leurs cahiers, livres, plumes, encre, crayons, etc., chez G. A. e W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine, Montréal

NOTES & FAITS



La tomate

La tomate, appelée aussi pomme d'Adam et pomme d'amour, est connue en Europe depuis bien longtemps. En 1583, on cultivait ce fruit dans le jardin public d'Anvers, Belgique et on le mangeait dans du poivre, du sel et de l'huile d'olive. En 1597, on cultivait la tomate en Angleterre comme plante d'agrément. Actuellement, c'est aux Etats-Unis et au Canada qu'on fait la plus grande consommation de ce beau et succulent produit des jardins.

* * * *

De l'utilité de l'aiguillon des abeilles

L'aiguillon des abeilles n'a pas pour destination première de leur servir de moyen de défense.

L'aiguillon renferme en effet une substance, l'acide formique qui, par ses propriétés antiputrides et antifermentescites, aide à la conservation du miel, on la trouve constamment dans les glandes venimeuses et dans le miel. Pendant longtemps on ignora la cause de la présence de l'acide formique dans le miel. On sait maintenant qu'il y est versé par l'aiguillon dès qu'un rayon est rempli de miel. On trouve dans l'Amérique du Sud une variété d'abeilles qui ne donne que peu de miel, précisément parce qu'il ne se conserve pas, la matière conservatrice, l'acide formique et l'aiguillon, faisant défaut.

* * * *

Les mœurs terrestres de l'anguille

Une habitude singulière de l'anguille, celle de visiter les champs de pois et de s'y nourrir, fut longtemps admise comme une légende. Une observation récente prouve la réalité du fait.

En septembre dernier, un pêcheur-cultivateur des environs de Königsberg venait de couper sa récolte de pois qu'il laissait sécher en plein champ. Le lendemain, en arrivant sur la place, il remarqua beaucoup d'agitation dans le fourrage. En s'approchant, il y découvrit toute une société d'anguilles qui s'était réunies là pour se régaler de ses pois. On en voyait de petites et de grandes; trois seulement furent capturées; les autres gagnèrent la rivière. Dans un champ voisin, le pêcheur fit la même découverte, et put saisir deux anguilles de forte taille. En les ouvrant, il trouva dans chacune de vingt à trente pois à moitié digérés. On savait déjà que l'anguille aimait les pois, mais c'est peut-être la première fois qu'on l'a surprise en train de les manger à terre.

* * * *

Un tour de force

Un homme qui a vécu longtemps dans les Indes demeure des plus fameux magiciens, raconte le tour de force suivant comme ayant été exécuté en présence de milliers de personnes. Le magicien prit une planche et la plaça sur quatre gobelets en verre, afin de l'élever du plancher, et y fit asseoir un jeune enfant. Il lui ordonna de mettre les deux mains ensemble, le dedans de la main tourné vers le plafond; le magicien prit alors un verre d'eau et le versa dans les mains étendues du petit garçon, qui était maintenant hypnotisé et ne savait ce qu'il faisait. L'eau devint graduellement verte de couleur et se changea bientôt en gelée, qui devint aussi dure que la pierre. Du centre de cette masse solide apparut la tête d'un serpent, qui se développa jusqu'à ce que, à la place de l'eau, fut un hideux reptile. Frappant le serpent sur la tête avec sa baguette, le magicien le prit soigneusement entre ses doigts et le plaça dans le verre à côté de lui. Pendant que nous regardions de nos deux yeux, le serpent fut changé en gelée qui à son tour fut transformée en eau verdâtre. Devenu clair comme de l'eau ordinaire, le magicien but tout le liquide.

Les monstres

M. Daresté a montré comment on peut arriver à forcer la nature à produire des monstres; différents physiologistes ont repris ces études et, il y a quelques années, M. Weber démontrait que l'on pouvait obtenir des monstres doubles des œufs du brochet, en secouant violemment ces œufs aussitôt fertilisés.

Dans une communication à l'Académie des Sciences naturelles à Philadelphie, M. Ryder nous apprend que ces expériences de la physiologie moderne sont depuis longtemps entrées dans la pratique, dans les pays de l'Extrême-Orient. Tout porte à croire que les Japonais obtiennent leurs goldfishs monstrueux à deux queues ou à deux têtes, en soumettant les œufs au traitement indiqué ci-dessus. Parmi ces monstres, ceux qui survivent le mieux sont ceux à deux queues. M. Ryder croit qu'en partant de ces types, on pourrait, par une sélection soignée, arriver à fixer ce caractère et à créer l'espèce à deux queues. Il reconnaît, d'ailleurs, que la faculté qui permet d'obtenir des monstres, par des procédés quelconques, au cours de la gestation, diminue en raison du rang qu'occupe l'espèce dans l'échelle des êtres.

* * * *

Dieu vous bénisse !

C'est un salut de circonstance en cette saison. Mais d'où vient cette coutume d'interrompre de la sorte les gens en train d'éternuer ?

A ce qu'il paraît, d'une doctrine fort répandue chez les anciens, qui veut que des esprits bons ou mauvais entrent constamment dans le corps de l'homme pour en sortir immédiatement avec la même facilité. Et c'est bien le moins qu'on salue un esprit.

Les Zoulous partagent cette croyance. Pour eux, le diable qui fait éternuer est un bon diable. Aussi, lorsqu'un Zoulou éternue, la chose faite, il ne manque jamais de s'écrier :

« Je suis béni; l'esprit est venu à moi, il est avec moi ! »

Un voyageur dit qu'au siècle dernier, en Guinée, si un personnage important éternuait, c'était autour de lui un concert de félicitations et de vœux.

D'après Barton, les nègres du Calabar, au contraire, repoussent celui qui a éternué comme un être malfaisant.

Pétrone mentionne le mot : *Salve !* adressé à celui qui éternue; Pline le cite également, à propos de Tibère; Aristote, qui a fourré son nez partout, rapporte que le peuple considérait l'éternuement comme un acte d'avis.

D'après Ward, à l'Indou qui éternue on dit : Vie !

— Avec vous ! répond-il.

— « Tobinchayim ! » Bonne vie ! disent les juifs.

— « Gloire à Allah ! » disent les mahométans.

— « Woos hoet ! » portez-vous bien ! disait on au moyen âge. Et moi je vous dis encore : — Dieu vous bénisse !

* * * *

Allusions proverbiales

On disait très fréquemment, autrefois, quand on voulait parler d'un ouvrage dont le sens était difficile à pénétrer : « C'est une véritable vision d'Ezechiel » ou sous forme ironique : « Claire comme les visions d'Ezechiel. »

Ezechiel, d'une famille de prêtres, fut emmené, tout jeune, captif à Babylone, à la suite du roi Joachim. On a surtout voulu donner, comme sens à ses visions, des consolations à l'adresse de ses compagnons d'exil, à qui il tâche de faire entrevoir un meilleur avenir.

Mais de ce que telles furent ses intentions, il ne s'ensuit pas que l'entente de ces paroles fût à la portée de tous.

Si nous en devons croire, d'ailleurs, saint Jérôme, il était de tradition chez les anciens rabbins de n'en conseiller ou permettre la lecture qu'après l'âge de trente ans, par crainte que le manque de jugement ou de pénétration n'induisit les esprits à quelques déductions contraires aux termes de la loi divine.

Parmi ces visions, une des plus célèbres, et qui du reste a fourni matière aux interprétations les

plus diverses, est celle du chapitre X, dit des *Chérubins et des roues*, dont voici les principaux termes et que nous accompagnons d'une estampe où elle est figurée, prise dans une vieille édition des livres saints.

« Je regardai et je vis quatre chérubins qui se tenaient hors du parvis de la maison de Dieu.



Une vision d'Ezechiel, d'après une édition de la Bible de 1560

« Puis voici que quatre roues parurent auprès des chérubins, et la couleur de ces roues était semblable à celle d'une pierre de chrysolithe.

« Toutes quatre avaient une même façon, comme si une roue eût été au-dedans d'une autre roue. Quand elles marchaient, elles allaient sur leurs quatre côtés, mais ne tournaient point. Et ces quatre roues étaient pleines d'yeux à l'entour. Et chaque être avait quatre faces, la première était celle d'un chérubin, la seconde celle d'un homme, la troisième celle d'un lion, la quatrième celle d'un aigle.

« Et les chérubins étendirent leurs mains vers le feu qui était entre les roues, et ils en prirent.

« Puis la gloire de l'Eternel s'éleva et se tint au-dessus des chérubins.

« Et les chérubins, ouvrant leurs ailes, s'élevèrent de terre, et les roues s'élevèrent aussi, etc.

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

Pourriez-vous me dire pourquoi une fauvette en cage ne chante plus ?

— ???

— Eh bien parce qu'elle a perdu la clef des champs.

* *

A la campagne :

— Dis, maman, quand il se lève, le soleil, est-ce qu'il ressemble au soleil quand il se couche ?

— Mais oui, mon ami, seulement il a l'air un peu plus fatigué.

* *

Entre mendiant :

— Combien gagnes-tu par jour ?

— Quarante sous

— Quarante sous ! reprend l'autre, je ne donnerais pas ma journée pour 20 francs si j'avais le bonheur d'être aussi infirme que toi.

* *

Le docteur X... est l'homme qui aime le moins à être dérangé la nuit. Il déteste les longues conversations et les coups de sonnette nocturnes.

L'autre soir, à peine venait-il de se coucher, qu'il entend la sonnette retentir.

— Qu'y a-t-il ? s'écrie-t-il avec colère.

— Docteur ! vite ! vite. Mon fils vient d'avalier une soaris.

— Eh bien ! dites-lui d'avalier un chat, et laissez-moi tranquille ! fit le docteur en se recouchant.

FEUILLETON

MANQUANT

FEUILLETON

MANQUANT



MANQUE DE SOMMEIL QUERI. 12
J'éprouve du plaisir à rendre ce témoignage: "J'ai fait usage du Tonic Nerveux du Père Koenig avec le meilleur succès pour le manque de sommeil. Je crois fermement que c'est un grand remède pour l'humanité souffrante." E. FRANK, Pasteur, St-Séverin, Keylerton, P.O., Pa.

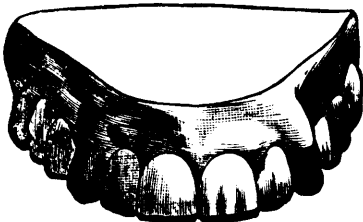
INCAPABLE D'EXPRIMER SA GRATITUDE.
WELLSVILLE, N.Y., 12 mars 1891.

C'est pour moi un devoir de vous faire connaître les bienfaits que j'ai reçus du Tonic Nerveux du Père Koenig. Pendant plusieurs années j'ai souffert d'attaques épileptiques. J'avais beau prendre toutes sortes de remèdes et appeler différents médecins, je n'obtenais pas de soulagement. Les attaques, au contraire, devenaient de plus en plus fortes. Il y a un an je fis usage de votre Tonic et je suis incapable de vous exprimer ma gratitude, tellement je suis contente d'être guérie. Je recommande votre remède à tous ceux qui sont malades, bien convaincu de son efficacité.
EMMA A. BURKE.

GRATIS — Un Livre important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la
KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

Au Canada, par Saunders & Co, London Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent Montréal, Qué.; LaRoche & Cie, Québec

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entre lent le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien
177 rue St-Laurent.

A. LEOFRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal: Québec; Succursales: Sherbrooke; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

— Pour tout ce qui a rapport aux mines —

J. EMILE VANIER
J. (Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR
167, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Demandes de brevets d'invention, marqués de commerce, etc., préparés pour le Canada et l'étranger

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union Postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflet, Paris, France

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons.
En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.
Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Si vous voulez vous prémunir contre les effets de la chaleur faites usage

— DU —

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Le meilleur préservatif contre la maladie et l'épuisement.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et chapelleries pour les chaleurs. Habits légers, en alpaca et en soie.
N. B — Ordres de la campagne remplis avec soin.
Une visite est sollicitée.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

" WESTERN "

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1892.....	2,557,061
Fonds de réserve.....	1,095,000

J. H. ROUPE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques
ARTHUR HOGUE, Agent du dept français. **PIERRE DUPONT,** Insp. des Agences

PACIFIQUE CANADIEN

L'EXPOSITION UNIVERSELLE!

EXCURSION

A

CHICAGO

8 ET 9 SEPTEMBRE

\$18.00

ALLER ET RETOUR

Bons pour revenir de Chicago jusqu'au 20 septembre

DEUX CONVOIS PAR JOUR

POUR

CHICAGO

Chars dortoirs pour touristes

Allant directement à Chicago, partent de la gare Windsor, les mardis, mercredis, jeudis et samedis, à 8.25 a. m. Prix par chambre \$1,50.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST-JACQUES
COIN DE LA RUE ST-FRANÇOIS XAVIER

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis?
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante?
Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu?
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque?
Annoncez dans LA PRESSE

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 2 septembre 1893.

31,023

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTREAL

La PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

DOMINION PIANOS.

Pas d'agents. Veuillez vous adresser directement au magasin. Visite et correspondance sollicitées.



Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Fermets des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

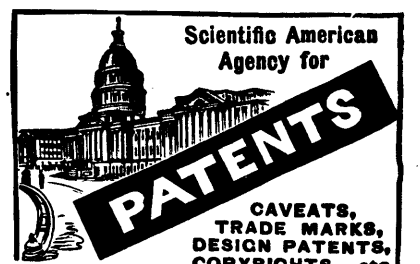
SANTE ET BEAUTE!

1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
MONTREAL Tél Bell 6515

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada



For information and free Handbook write to **MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.** Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the **Scientific American**
Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address **MUNN & CO., Publishers, 361 Broadway, New York City.**